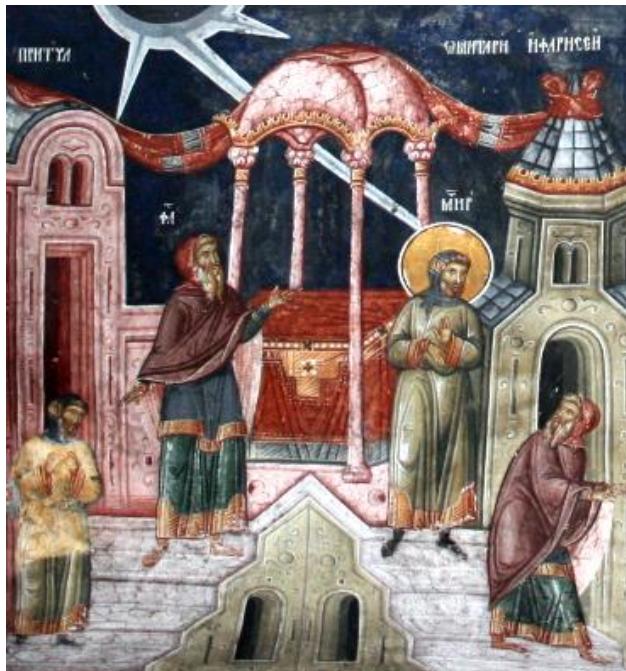




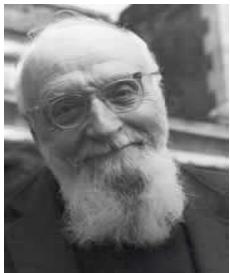
COMPLÉMENT AU *LIVRET LITURGIQUE HEBDOMADAIRE*

L'évangile du jour

LA PARABOLE DU PUBLICAIN ET DU PHARISIEN (Lc 18, 10-14)



**Série : Foi et spiritualité orthodoxe –
*Homélies et commentaires***



Le Publicain et le Pharisiens⁽¹⁾

par le Père Lev Gillet

Aperçu Dans son commentaire sur la parabole du Pharisiens et du Publicain, le Père Lev Gillet souligne que l'Église nous invite à l'humilité et à la repentance sincère. Il met en garde contre le piège de condamner le Pharisiens tout en s'élevant soi-même, ce qui reviendrait à tomber dans le même orgueil. Bien que le Pharisiens ait des vertus réelles, il pèche par manque de repentance et par mépris envers le Publicain.

Le Publicain, quant à lui, se distingue par son humilité sincère et sa confiance totale en la miséricorde divine, exprimée par sa prière : « O Dieu, aie pitié de moi pécheur », tirée du psaume 51. Cette prière devient le modèle de la pénitence chrétienne.

Le Père Lev Gillet rappelle que Jésus n'exalte pas le Publicain uniquement pour son repentir, mais aussi pour sa foi dans la bonté de Dieu. L'Église nous appelle à rejeter l'orgueil et à adopter l'humilité et la confiance du Publicain pour recevoir la miséricorde divine.

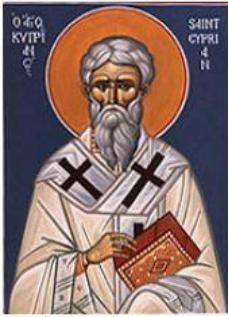
Ce dimanche, dans le calendrier liturgique, porte le nom du « Dimanche su Pharisiens et du Publicain ». L'Église, afin de nous exhorter à la vraie repentance, remet devant nos yeux cette image des deux hommes qui montent au Temple pour prier et dont l'un est justifié à cause de son humilité et de sa contrition sincère.

(Voir la suite du texte en page 4)

Autres lectures : Dimanche du Publicain et du Pharisiens :

Père Placide Deseille (en page 6)- **l'Archevêque Job de Telmessos** (en page 9)
René Père Dorendot (en page 13) – **Père Boris Bobrinskoy** (en page 16) --
Séminaire Sainte-Geneviève (en page 20)

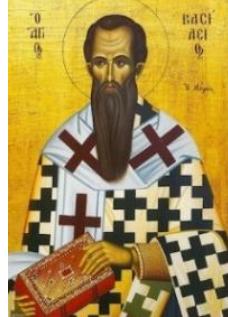
***L'Évangile du jour avec les Pères de l'Église* (en pages 21 à 24)**



Saint Cyprien de Carthage



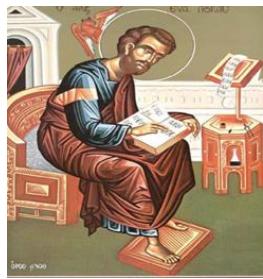
Saint Jean Chrysostome



Saint Basile le Grand

LIVRET À EMPORTER POUR LIRE ET MÉDITER LES TEXTES CHEZ SOI.

LÉVANGILE



Lecture du saint Évangile selon saint Luc (Lc 18, 10-14)

Le Seigneur dit cette parabole : Deux hommes montèrent au Temple pour prier : l'un était Pharisién, l'autre publicain. Le Pharisién, la tête haute, priait ainsi en lui-même : Ô Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien encore comme ce publicain ; je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tous mes revenus. Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux vers le ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Ô Dieu, aie pitié de moi pécheur ! Je vous assure que ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non. Quiconque s'exalte sera humilié et quiconque s'humilie sera exalté.



(suite du texte de deuxième de couverture – page 2)

Le Publicain et le Pharisién

Père Lev Gillet

La parabole du Pharisién et du Publicain (Luc 18,10-14), que nous lisons durant la Liturgie, est, si j'ose dire, la plus dangereuse des paraboles. Car nous sommes si habitués à condamner le Pharisaiïsme que nous semblons proclamer ceci : « Moi, du moins, malgré tous mes péchés, je ne suis pas un Pharisién. Je ne suis pas un hypocrite ».

Nous oublions que la prière du Pharisién n'est pas entièrement mauvaise. Le Pharisién constate qu'il jeûne, qu'il fait l'aumône, qu'il est exempt des péchés les plus grossiers ; et tout ceci est vrai. De plus, le Pharisién ne s'attribue pas tout le mérite des ses bonnes actions ; il reconnaît qu'elles viennent de Dieu ; il rend grâce à Dieu.

La prière du Pharisién pèche sous deux aspects ! Le Pharisién manque de repentir et d'humilité, il ne semble pas avoir conscience des manquements, peut-être véniables, dont il est coupable, comme tous les hommes ; et, d'autre part, il se compare au Publicain avec un certain orgueil, un certain mépris. Mais nous, avons-nous le droit de condamner le Pharisién, de nous considérer comme plus juste que lui, si tout d'abord nous violons les commandements que le Pharisién observe ? Avons-nous le droit de nous mettre - par opposition au Pharisién – sur le même plan que le Publicain justifié ?

Nous ne pouvons le faire que si notre attitude est exactement celle du Publicain. Oserons-nous dire que nous avons l'humilité et la repentance du Publicain ? Si nous condamnons avec ostentations le Pharisién sans devenir nous-mêmes le Publicain, nous tombons dans le Pharisaiïsme lui-même.

Regardons de plus près le Publicain. Il n'ose pas lever les yeux au ciel. Il se frappe la poitrine. Il implore de Dieu la miséricorde. Il se reconnaît pécheur. Il se met dans une attitude physique d'humilité (Jésus Lui-même, comme l'a dit un saint, a si bien pris la

dernière place que personne n'a jamais pu lui ôter). C'est pourquoi le Sauveur dit : « Cet homme est retourné plus justifié que l'autre ». Remarquons que Jésus dit « plus justifié », laissant en quelque sorte à notre pensée le cas du Pharisen. Et Jésus ajoute : « Quiconque s'exalte sera abaissé, et celui qui s'humilie sera exalté ».

Essayons d'expliquer plus profondément cet épisode. Le Publicain est-il seulement justifié parce qu'il confesse son péché et se tient humblement devant Dieu ? Il y a, dans le cas du Publicain, quelque chose de plus. Le cœur de la prière du Publicain est appel plein de confiance à la Bonté, à la tendresse de Dieu. « O Dieu, aie pitié de moi pécheur », dit-il. Ces premiers mots « aie pitié de moi » sont aussi les premiers mots du psaume 51, lequel est essentiellement le psaume de pénitence.

Le fait que Jésus choisit ces mots pour les mettre sur la bouche du Publicain et pour en faire ainsi le modèle de nos prières de pénitence projette une grande lumière sur l'âme du Sauveur, sur ses intentions. Ce que Jésus demande du pécheur repentant (donc de chacun de nous), c'est surtout cet abandon, cette confiance absolue dans la tendre miséricorde de Dieu.

L'Eglise, dans les matines, tire ainsi la conclusion de la parabole évangélique et formule la pensée centrale de ce dimanche : « Seigneur, qui a reproché au Pharisen de se justifier lui-même et de s'enorgueillir de ses actions – car tu ne t'approches pas des pensées arrogantes et tu ne te détournes pas des cœurs contrits – devant Toi, à cause de cela, nous aussi, nous nous agenouillons modestement, O Toi qui as souffert pour nous. Accorde-nous ton pardon et ta grande miséricorde ».

(1) (Source : « Catéchèse orthodoxe L'an de Grâce du Seigneur » - un moine de l'Eglise d'Orient – pages 139/140 - édition du Cerf – 1988) »

Lev Gillet (Louis Gillet), (1893-1980) est un prêtre et théologien orthodoxe français, recteur de la première paroisse orthodoxe de langue française, passeur entre l'Orient et l'Occident chrétien.





Homélie du P. Placide Deseille

Le Publicain et le Pharisién ⁽¹⁾

Aperçu Avec le dimanche du Pharisién et du Publicain, l'Église orthodoxe nous introduit dans la période de préparation au Grand Carême, une période marquée par une pédagogie liturgique qui nous prépare à la fête de Pâques. Ce dimanche, la parabole du Publicain et du Pharisién nous enseigne que l'âme du Carême doit être portée par l'humilité et le repentir. Ces deux vertus, fondamentales pour la vie spirituelle, sont mises en lumière par l'exemple opposé des deux hommes : le Pharisién qui, dans son orgueil, se glorifie de ses mérites et méprise son prochain, et le Publicain qui, dans son humilité, implore la miséricorde divine.

L'humilité, comme le disent les saints pères, n'est pas une vertu parmi d'autres, mais la condition indispensable pour que nos prières, nos jeûnes, et nos bonnes œuvres soient agréables à Dieu. Sans elle, ces pratiques perdent toute leur valeur spirituelle. Si l'humilité peut suffire à elle seule pour nous rapprocher de Dieu, elle doit cependant s'incarner dans des actes concrets pour être réelle. L'attitude humble du Publicain, qui se frappe la poitrine et prie avec repentir, est un modèle. Cette humilité ne doit pas rester une simple idée ou un sentiment intérieur, mais s'exprimer dans nos comportements, notamment dans la prière et le jeûne.

Le jeûne, qui caractérise le Grand Carême, est présenté comme une manière d'incarner l'humilité et le repentir. Le jeûne, loin de mépriser le corps, le fait participer à la vie spirituelle en l'orientant vers la Croix et la Résurrection. Cette période de préparation nous rappelle que Dieu, comme le Père de l'Enfant Prodigue, nous attend avec amour et accueille chaque mouvement sincère de notre cœur. Entrons dans le Carême avec humilité, repentir et foi en la promesse de la Résurrection.

Avec ce dimanche du Pharisién et du Publicain, nous entrons pleinement dans cette période de préparation au Grand Carême, que d'une façon très pédagogique, la liturgie nous ménage chaque année. Dimanche prochain, nous entendrons la parabole de l'Enfant Prodigue. Et aujourd'hui, le Seigneur met devant nos yeux cette image du publicain dont la prière humble et repentante contraste avec celle, orgueilleuse, du pharisién.

Par là, l'Église veut nous faire comprendre toujours davantage que ce qui doit être l'âme de notre Grand

Carême, c'est avant tout l'humilité et le repentir.

L'humilité. Les saints pères nous disent que l'humilité n'est pas une vertu comme les autres, une vertu parmi les autres ; ils ont cette expression que l'on retrouve chez plusieurs d'entre eux : « L'humilité est aux autres vertus ce que le sel est à l'ensemble des mets d'un repas », Sans l'humilité, ni notre prière, ni aucune de nos pratiques, ni aucune de nos vertus n'auraient de valeur devant Dieu. Et les saints pères vont jusqu'à dire que sans les vertus, sans toutes ces pratiques que sont le jeûne et les autres usages que nous

mettrons en œuvre pendant le carême, l'humilité à elle seule peut suffire pour nous rendre justes devant Dieu. Bien sûr cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas attacher d'importance au jeûne, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas attacher d'importance à l'aumône, au partage avec les plus démunis, mais tout cela n'aurait aucune valeur, aucune saveur pour Dieu, si tout cela n'était pas assaisonné par l'humilité, par la conscience et la reconnaissance de notre pauvreté, de notre impuissance, de notre incapacité devant Dieu, sans la conscience aussi de notre péché qui agrave encore notre impuissance de créature. Et c'est cela que nous devons contempler dans cette image du Publicain.

Ce Publicain qui prie humblement, qui prie prosterné, qui prie, dirions-nous, en faisant des métanies devant le Seigneur. Car l'humilité, comme le repentir, ce n'est pas seulement un sentiment intérieur, ce l'est bien sûr, ça doit l'être avant tout, mais il faut, pour que ce sentiment soit vrai, que ce soit un sentiment qui imprègne notre cœur, qui en jaillisse, et non pas simplement quelque chose de cérébral, d'imaginaire. Il faut que cela s'incarne dans notre comportement, et c'est pour cela qu'une attitude humble dans la prière est tellement nécessaire. Assurément, il est des moments où on peut prier debout, car cette position debout exprime notre condition de fils de Dieu, de ressuscités avec le Christ, mais cette pauvreté qui est la nôtre, cette conscience de notre misère de créatures pécheresses devant Dieu, doit s'exprimer

dans ces prostrations, dans ces métanies dont, surtout en carême, nos offices à l'église et nos prières en cellule sont ponctués.

Le jeûne qui doit caractériser très particulièrement le Grand Carême, ce jeûne n'a de sens que dans la mesure où il incarne l'humilité de notre cœur. Mais si notre humilité ne s'incarne pas dans des comportements concrets, ce sera une humilité en imagination, elle n'aura pas de réalité, ce sera une humilité virtuelle qui n'aura aucune réalité. Il faut qu'elle s'incarne. Le jeûne, justement, si nous lisons toute la Bible, est une des façons dont le peuple de Dieu a toujours exprimé son humilité et son repentir dans une prière qui engage tout son être. C'est parce que tout son être y est engagé que l'homme peut vraiment, à ce moment-là, être pénétré, imprégné dans son cœur de cette humilité ; elle ne reste plus quelque chose d'imaginaire, quelque chose d'artificiel.

Nous sommes corps et âme, et notre corps doit exprimer nos sentiments pour que ces sentiments, justement, prennent corps, pour que ces sentiments soient quelque chose de réel qui engage tout notre être. Si, pendant le carême, nous jeûnons, ce n'est pas du tout par mépris du corps ; si nous menons une vie un peu austère pour notre corps, ce n'est pas du tout parce qu'il faudrait écarter le corps de la vie spirituelle ; bien au contraire, c'est pour l'y faire participer ; mais la bonne façon de l'y faire participer, ce n'est pas de le flatter et de l'épanouir,

mais, pour reprendre une image d'un grand auteur spirituel d'Occident au Moyen Âge, de le faire passer par une sorte de mort pour qu'il ressuscite. Il faut, disait cet auteur, que notre corps participe à notre vie spirituelle, un peu comme la semence que le cultivateur ensevelit pour qu'elle ressuscite sous forme d'une moisson abondante : « Celui qui épargne son corps montre qu'il n'a pas une foi bien vive en sa résurrection », Si la mortification du corps est importante dans notre vie spirituelle, si l'Église, si tous les saints y ont toujours attaché autant d'importance, ce n'est pas du tout par mépris du corps ; pas plus que lorsque le cultivateur enterre la semence, ce n'est pas mépris de la semence, bien au contraire. Mais comme le disait cet auteur spirituel auquel je faisais allusion, il y a un instant : si nous épargnons la semence, si nous épargnons notre corps, oui, c'est que nous n'avons pas une foi bien vive dans sa résurrection.

Toute cette ascèse du carême, le jeûne, l'austérité de notre vie, tout cela est l'expression de notre attente de la résurrection, de notre foi dans la résurrection de tout notre être. Notre corps doit participer à la vie spirituelle non pas en l'épanouissant simplement selon sa vie naturelle, purement humaine, mais en le faisant participer à la Croix du Christ, à cette Croix qui est non seulement la voie de la résurrection, mais qui contient déjà en elle d'une façon

secrète, d'une façon cachée, la force, la puissance de la résurrection.

Entrons dans le carême dans ces sentiments. Mais entrons-y en suivant cette pédagogie si sage de l'Église que manifeste ce temps de préparation au carême que nous parcourons en ce moment. Dimanche prochain, nous entendrons lire la parabole de l'Enfant Prodigue. Elle contient un admirable enseignement sur la conversion, sur le repentir. Mais surtout, elle illumine cet enseignement en nous révélant l'image du Père, de notre Père céleste. Car l'humilité, le repentir, n'ont leur vrai sens que s'ils s'accompagnent de la conscience de cet amour du Père pour nous, du Père qui nous attend, qui attend notre repentir, qui attend notre retour vers lui, qui attend le moindre geste d'humilité et de confiance de notre part. Nous devons être pleinement conscients de ce que Dieu n'est pas un Dieu lointain, mais que notre Dieu, le créateur du monde, le créateur de cet immense cosmos qui nous entoure, est pour nous un Père, un Père attentif au moindre mouvement de notre cœur, toujours prêt à nous accueillir dès qu'il y a un geste de repentir de notre part, comme le Père de l'Enfant prodigue dans la parabole. Oui, repassons incessamment tout cela dans notre cœur, et tâchons de traduire vraiment ces convictions dans notre vie. À notre Père céleste, par son Fils bien-aimé, dans son Esprit-Saint, soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

(1) Homélie prononcée en 2009. Source internet : [Accueil \(saintsymeon.fr\)](http://saintsymeon.fr) Feuillet no. 60

Dimanche du Publicain et du Pharisién⁽¹⁾

par l'Archevêque Job de Telmessos



Aperçu Ce dimanche, l'Église orthodoxe ouvre le Triode avec la parabole du Publicain et du Pharisién, inaugurant une période de huit semaines de préparation spirituelle pour la fête de Pâques, point culminant de la vie liturgique. Cette parabole, tirée de l'Évangile de Luc (18, 9-14), met en contraste deux manières de prier : celle du Pharisién, marquée par l'orgueil et l'autosatisfaction, et celle du Publicain, caractérisée par l'humilité et le repentir sincère. Tandis que le Pharisién se glorifie de ses mérites et juge les autres, le Publicain, conscient de ses péchés, implore avec humilité la miséricorde divine. Sa prière deviendra dans la tradition orthodoxe la base de la « prière de Jésus » : « Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ».

Le Triode souligne que la prière, véritable souffle de la vie spirituelle, doit être pure et empreinte d'humilité. L'hymnographie appelle à fuir l'orgueil du Pharisién, qui éloigne de Dieu, et à imiter l'humilité du Publicain, qui élève vers la grâce divine. L'humilité est présentée comme une force spirituelle essentielle, capable de triompher des pièges de l'ennemi, comme le rappelle saint Antoine le Grand : « J'ai vu tous les filets de l'Ennemi tendus sur la terre... et j'entendis une voix me dire : L'humilité ».

Cette parabole illustre un enseignement fondamental : seul le repentir sincère, accompagné d'humilité, ouvre la voie au salut. L'orgueil, à l'origine de la chute de l'homme, est une illusion de force qui conduit à la déchéance, tandis que l'humilité permet de recevoir la grâce de Dieu et de retrouver l'accès au Paradis perdu. Le Triode nous invite ainsi à un pèlerinage spirituel, à l'image d'Adam après sa chute, et nous rappelle que, par sa Passion salvatrice, le Christ nous rouvre les portes du Royaume céleste.

En ce début de Carême, le Triode exhorte chaque fidèle à offrir des prières humbles et sincères, à rejeter l'orgueil, et à suivre l'exemple du Publicain pour obtenir la lumière et la grâce divine. À travers ce cheminement, il nous appelle à une véritable conversion intérieure, en nous préparant à la joie de la Résurrection et à la vie éternelle dans le Royaume de Dieu.

Ce dimanche, l’Église orthodoxe vient de nouveau puiser à une source intarissable de sa spiritualité en ouvrant le Triode à la page du Publicain et du Pharisien. Le livre liturgique du Triode nous accompagnera à partir d’aujourd’hui durant huit semaines pour nous préparer à la fête de Pâques qui est le cœur de la vie liturgique de notre Église tout comme la Résurrection est le fondement de notre foi. Nous entamons aujourd’hui la période préparatoire, qui durera trois semaines, comprenant quatre dimanches, laissant ensuite place aux six semaines du Grand Carême, précédant la Sainte et Grande Semaine. L’hymnographie que nous propose le Triode pour ce dimanche s’inspire de la parabole du Publicain et du Pharisien transmise par l’Évangéliste Luc (Lc 18, 9-14) et qui est lue à la Divine Liturgie. La problématique de ce texte bien connu est simple : deux hommes viennent au temple pour prier. Cependant, l’un revint dans sa maison justifié plutôt que l’autre. L’évangéliste oppose ainsi dans son récit deux manières de prier. Le pharisien avait l’impression de prier alors qu’il se ventait et jugeait les autres : « *O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ou même comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus* ». Au contraire, le publicain, n’osant même pas lever les yeux au ciel se frappait la poitrine en disant avec humilité : « *O Dieu, aie pitié de moi, pécheur* ». Cette prière humble recevra d’ailleurs le nom de

prière du publicain dans la tradition orthodoxe et deviendra la base de la prière incessante que l’on appelle couramment prière de Jésus : « *Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur* ».

La prière est le souffle ou la respiration de la vie spirituelle

Le Triode, dans son hymnographie, reprend la thématique de la prière contenue dans la parabole évangélique. La toute première hymne pour ce dimanche, chantée aux Vêpres, nous enseigne en effet : « *Frères, ne prions pas à la manière du Pharisien, car celui qui s’élève devra s’humilier. Humilions-nous plutôt devant Dieu, à la manière du Publicain, et disons comme lui : Seigneur, aie pitié du pécheur que je suis* ». La prière est fondamentale pour la vie chrétienne. Elle est le souffle ou la respiration de la vie spirituelle. Tout comme un être vivant ne peut vivre s’il ne respire pas, de même un homme ne peut avoir une vie spirituelle s’il ne prie pas constamment. C’est pourquoi l’Apôtre Paul instruit les chrétiens de « *prier sans cesse* » (1 Thess 5, 17). D’où la tradition de la prière incessante dans la spiritualité orthodoxe, précieusement préservée à travers les siècles dans la tradition hésychaste de notre Église.

Mais encore faut-il savoir prier convenablement

Mais encore faut-il savoir prier convenablement. C’est pourquoi le Triode, à la suite de la parabole de l’Évangile de Luc, met en contraste la prière du pharisien avec celle du

publicain en opposant l'orgueil et la vaine gloire à l'humilité qui caractérise le véritable repentir, comme cela apparaît dans la deuxième hymne chantée aux vêpres, la veille de ce dimanche : « *Le Pharisen, vaincu par sa vanité, et le Publicain, courbé de repentir, se présentèrent tous les deux devant toi, notre unique Seigneur. Le premier, si fier de lui, fut privé de tes biens. L'autre, plus sobre de mots, fut pourvu de ta grâce largement. Vois mes larmes et rends-moi plus fort, ô Christ notre Dieu, car tu es l'Ami des hommes.*

L'humilité est une force qui nous élève vers Dieu

L'orgueil, si caractéristique de l'humanité, surtout à notre époque, n'est qu'un atout éphémère qui ne mène pas très loin. Alors que l'homme se croit triomphant, c'est l'orgueil qui l'entraîne dans la déchéance. Bien au contraire, l'humilité, qui peut paraître pour certains une faiblesse du trait de caractère, est une force qui nous élève vers Dieu. C'est pourquoi le Triode entonne dans le cathisme qui suit la troisième ode du canon des matines de ce dimanche : « *Il fut élevé par son abaissement, le Publicain qui gémissait, rougissant de ses péchés, et qui demandait pardon au Créateur. L'orgueil par contre fit déchoir de toute justice le malheureux Pharisen qui se vantait. Recherchons donc la vertu et fuyons le péché.*

Ceci n'est pas sans nous rappeler, dans la tradition ascétique de l'Orient chrétien, l'apophthèse de saint Antoine le Grand qui affirme d'une manière géniale : « *J'ai vu tous les filets de l'ennemi*

tendus sur la terre, et je disais en gémissant : Qui donc passera à travers ? Et j'entendis une voix me dire : L'humilité ».

Le Triode tire profit de la parabole évangélique pour nous apprendre l'humilité, l'unique voie de notre salut. C'est pourquoi il nous invite, dans le kondakion de ce dimanche, à imiter le Publicain dans sa prière : « *Du Pharisen fuyons l'orgueil, du Publicain apprenons l'humilité et gémissions sur nos péchés en disant au Sauveur : Pardonne-nous, Seigneur, qui seul es indulgent* ». A cela, l'oikos ajoute : « *Frères, que chacun de nous s'humilie. Dans les larmes et les gémissements, frappons notre conscience. Afin qu'au jour de l'éternel jugement nous soyons trouvés irréprochables et que nous obtenions le pardon. C'est là le repos véritable, en effet, celui que nous espérons voir un jour et pour lequel nous implorons, celui d'où sont absents la peine, le chagrin et les profonds gémissements, ce merveilleux jardin et ce nouvel Éden, que nous procure le Christ, le Verbe de Dieu coéternel au Père* ».

Le Triode nous invite en quelque sorte à un pèlerinage tout en relatant la plus grande catastrophe de l'humanité qui fut l'exil du jardin d'Éden, du Paradis où Dieu avait placé l'homme après sa création (Gn 2, 10-14), mais d'où il avait été chassé après avoir péché par orgueil, voulant devenir comme Dieu par ses propres moyens et avant le temps (Gn 3,5-6). Au début de ce pèlerinage qu'est la période du Grand Carême, nous nous trouvons, comme Adam après la chute, devant les portes

closes du Paradis. Mais par Sa Passion salvatrice, le Christ, vers lequel nous devons nous rapprocher par la prière et dans l'humilité, nous donne de nouveau accès à ce Paradis perdu qui n'était qu'une figure du Royaume céleste.

C'est pourquoi le Triode nous interpelle dans le canon hymnographique de ce dimanche, à la neuvième ode, de la manière suivante : « *Ayant reçu du Christ l'humilité comme voie d'exaltation, imitons notre modèle de salut, celui du Publicain, et repoussons loin de nous la fumée de l'orgueil, pour que notre humble cœur reçoive la* ».

grâce de Dieu ». Ainsi, nous invitant à ce pèlerinage vers la Terre des vivants, le Triode nous instruit : « *Au Créateur nous offrirons nos humbles prières de publicains plutôt que la vaniteuse action de grâces du Pharisién, qui dans son orgueil veut juger le prochain. Ainsi nous obtiendrons la lumière et la grâce de Dieu* ».

— Archevêque Job de Telmessos

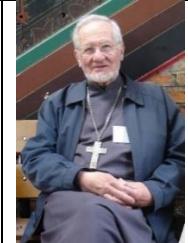
(1) Source internet : www.telmessos.eu/2017/02/04/dimanche-du-publicain-et-du-pharisién-2/



Job Getcha, né Ihor Getcha le 31 janvier 1974 à Montréal, au Québec, est un évêque orthodoxe, docteur en théologie et professeur. En 2013, il a été élu à la tête de l'Archevêché des églises orthodoxes russes en Europe occidentale avec le titre d'Archevêque de Telmessos et d'Exarque du Patriarche œcuménique. Il est également devenu recteur de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. En 2015, il a quitté ses fonctions à l'Archevêché pour devenir représentant du Patriarcat œcuménique de Constantinople auprès du Conseil œcuménique des Églises à Genève. En tant que théologien et professeur, Job Getcha enseigne à l'Institut d'études supérieures en théologie orthodoxe du Centre orthodoxe du Patriarcat œcuménique de Chambésy à Genève et à l'Institut catholique de Paris. Il a également écrit des ouvrages, dont "Participants de la nature divine: La spiritualité orthodoxe à l'âge de la sécularisation". Il a publié un livre intitulé "Typikon décrypté", qui explore la liturgie byzantine et aide à la compréhension du Typikon, le livre liturgique contenant l'ordo de la célébration liturgique. ■■■

Le Publicain et le Pharisen

par le Père René Dorenlot



Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Aperçu Dans son homélie, le Père René Dorenlot médite sur la parabole du Pharisen et du Publicain, soulignant que le Carême nous invite à conjuguer les bonnes œuvres du Pharisen avec l'humilité et le repentir du Publicain. Le Pharisen, malgré sa vie pieuse (jeûne, dîme, etc.), pèche par orgueil et mépris envers les autres. Le Publicain, en revanche, se tient dans une attitude d'humilité et de repentir, implorant la miséricorde divine.

Le Père Dorenlot rappelle que Dieu juge les cœurs : ce qui lui plaît, c'est un esprit brisé et humble. La prière du Publicain, empreinte de repentir sincère, est ainsi plus agréable à Dieu que celle du Pharisen. Cependant, la véritable justification ne dépend ni des œuvres ni de nos mérites, mais de l'amour du Christ qui seul sauve.

En ce temps de Carême, nous sommes appelés à renouveler notre cœur par le repentir et à raviver en nous la grâce baptismale, pour aimer comme le Christ nous aime. Ainsi, pharisiens et publicains que nous sommes tous, nous pourrons recevoir la miséricorde divine et entrer avec foi dans la joie de Pâques.

Voici un pharisen, un homme de bien. Il jeûne deux fois la semaine quand la Loi ne le demande qu'un jour par an, celui de la remise de tous les péchés du peuple. Pareillement il reverse la dîme de tous ses revenus, bien au-delà de ce qui est demandé. Incontestablement, voici un homme pieux et généreux. Malheureusement le même homme, dans sa prière, livre et découvre son cœur. Et il se révèle de façon consternante. Il méprise tout le monde ; personne ne trouve grâce : tous sont voleurs, injustes ou adultères. Lui seul se croit juste devant Dieu et devant les hommes. Le plus grave est qu'il se vante ainsi dans le temple, debout devant Dieu.

Tout autre est celui qui s'humilie derrière lui. Celui-ci prie sans même oser lever les yeux au ciel. Il est tout à son désarroi intérieur. Tout en lui l'accuse ; tout le jette aux pieds du Seigneur. Il ne peut

qu'implorer Dieu d'apaiser sa colère envers lui, tant la conscience de ses péchés le trouble. À coup sûr, la pensée d'aller par surcroît dénigrer son prochain ne l'effleure absolument pas.

Le pharisien et le publicain sont des figures communes. Le premier représente notre tentation constante de nous éléver au-dessus des autres et de nous justifier nous-mêmes, même devant Dieu. L'autre au contraire montre comment nous devons nous tenir devant Dieu et devant les hommes, comment il nous faut réfléchir à nos péchés et à notre état de pécheur.

Ces deux voies sont incompatibles. Si nous nous louons, si nous nous élevons, nous nous excluons de toute communion avec le prochain et par là avec le Seigneur. Si nous choisissons la voie de l'humilité, commencerait-elle par l'humiliation, si nous nous exprimons dans le repentir, le Seigneur entend et exauce notre prière.

Pourtant, si l'on en croit l'une des traductions possibles de notre texte, ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne repart condamné, ni le pharisien pour son orgueil, ni le publicain pour ses prévarications. Simplement l'un redescend du temple "plus justifié" que l'autre. Mais la prière du publicain aura été plus agréable à Dieu que celle du pharisien.

À travers notre prière Dieu juge notre conscience. Les deux hommes étaient montés au temple pour prier. Ils en redescendent sous le poids d'un

jugement. Sans doute reviennent-ils plus ou moins justifiés, l'un pour la rigueur de sa vie, l'autre pour l'humilité de son cœur. Mais, ce qui plaît à Dieu, c'est un cœur brisé et broyé, un esprit humilié. La superbe du pharisien ne trouve pas d'écho en Dieu ; la détresse du publicain, si. Et celui-ci se retrouve justifié plus que l'autre.

«Dieu seul est bon» dit Jésus au jeune homme riche. Il est bon pour les justes et les méchants. N'ayons jamais de pensées d'élévation, ni sur nous-mêmes ni sur nos mérites. Bien au contraire ! Considérons dans nos prières notre misère et mettons tout notre espoir en Dieu seul. Ne nous fions pas à nos œuvres. Il eut fallu au pharisien ajouter aux siennes l'humilité du publicain et dire : "je suis un serviteur inutile." Le publicain n'avait rien à présenter, et pour cause ; il ne pouvait qu'offrir son repentir : "mon Dieu, sois-moi favorable à moi, pécheur." Le publicain pressent que la bienveillance de Dieu, la justice de Dieu seule peut le sauver. Il se réfugie dans la miséricorde divine parce qu'il n'y a pas d'autre salut pour lui.

N'est-ce pas là le chemin qui se présente en ce proche carême ? Imiter le pharisien dans ses œuvres, suivre le publicain dans son repentir ?

Mais notre souci à nous chrétiens aujourd'hui, est-il uniquement de rechercher notre justification ? Celle-ci ne nous appartient pas. Elle relève

uniquement de Dieu. C'est ailleurs qu'il nous faut chercher.

Car, justifiés, nous le sommes. Mais uniquement dans l'amour du Christ et par l'amour du Père pour son Fils. À quoi sert de donner tous ses biens, dit Saint Paul ; à quoi sert même de donner sa vie, si je n'ai pas l'amour ? À quoi sert de dire qu'on aime Dieu, dit saint Jean, si je n'aime pas mon frère ? Notre repentir est vrai et nos œuvres sont crédibles s'ils relèvent de l'amour du Christ qui a donné Sa vie pour le salut du monde. Autrement dit, la justification que le pharisién ne pensait même pas à demander et que le publicain implorait est offerte à tous ceux qui aujourd'hui suivent le Christ, mort et ressuscité pour tous.

Le publicain, lui, avait le sens du repentir. Un repentir déjà magnifiquement exprimé par David : "[...] Ô Dieu, crée en moi un cœur pur et

renouvelle dans mes entrailles un esprit de droiture, [...]" Cette re-création du cœur, les saints Pères nous ont depuis appris à la demander par nos larmes, car les larmes du repentir nous replongent dans les eaux baptismales. Comme le baptême nous recrée à l'image du Sauveur, les larmes nous purifient à nouveau de nos fautes et renouvellent en nous la force résurrectionnelle de l'Esprit Saint.

En ce Carême il nous faut apprendre à nous replonger dans les eaux de notre propre baptême par le repentir, comme il nous faut apprendre à aimer comme Jésus nous aime. Alors, pharisiens et publicains que nous sommes tous, nous pourrons implorer le salut du Christ notre Dieu, et oser le recevoir gratuitement le Saint et lumineux Jour de Pâques.

Amen.



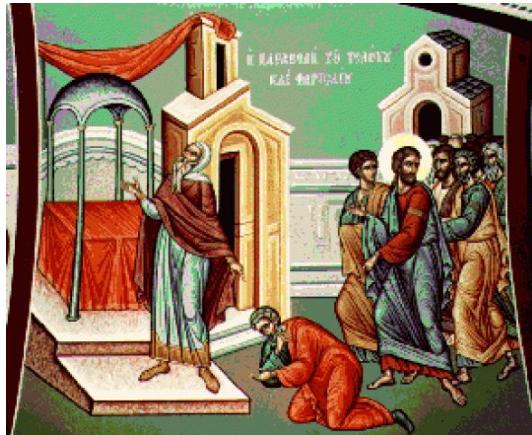
Médecin d'origine protestante, **le père René Dorenlot** a passé une partie de sa jeunesse à Madagascar, où il a rencontré son épouse Karin. De retour en France, sa recherche spirituelle l'a conduit la cathédrale Saint-Alexandre-Nevski. C'est le Père Pierre Struve qui l'a chrismé en 1965, à la Crypte. Il été cinq ans le diacre de Père Boris Bobrinskoy auquel il a toujours témoigné de la reconnaissance pour l'enseignement solide qu'il lui a dispensé. Il été ordonné prêtre en 1978. Père René a continué à exercer comme médecin tout en assumant son sacerdoce. Que le Seigneur bénisse Père René, son épouse Karin et toute sa famille!

(1) Homélie prononcée en l'an 2000. Source internet : [Accueil \(saintsymeon.fr\) Feuillet no. 60](http://Accueil (saintsymeon.fr) Feuillet no. 60)

DIMANCHE DU PUBLICAIN

par le Père Boris Bobrinskoy ⁽¹⁾

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.



Aperçu Dans son homélie, le Père Boris Bobrinskoy médite sur la parabole du Publicain et du Pharisen, soulignant qu'elle illustre deux types de prières : celle de l'orgueil et de la suffisance, et celle de l'humilité et du repentir. Nous oscillons souvent entre ces deux attitudes, exposés au danger du "pharisaïsme spirituel" qui nous pousse à nous éléver au-dessus des autres. Le Publicain, par son abaissement sincère, devient un modèle de prière authentique qui ouvre les portes du Royaume de Dieu.

Le Père Boris rappelle que l'abaissement du Publicain reflète l'humilité même de Dieu, qui s'incarne et s'anéantit pour sauver l'humanité. La prière du Publicain, reprise dans la tradition comme la prière de Jésus – « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur » – devient un chemin de repentance, d'amour et de communion avec Dieu et le prochain.

En ce temps de préparation au Carême, nous sommes appelés à combiner jeûne, prière et aumône avec une repentance sincère, sans quoi ces pratiques perdent leur sens. Cette démarche nous conduit à la joie de la Résurrection, où, transformés par l'humilité, nous devenons réellement enfants de Dieu.

Deux types de prières nous sont présentées aujourd'hui dans la parabole du Seigneur, la parabole du publicain et du pharisen. Deux types de prières et nous sommes entre les deux. Deux types de prière d'élévation, deux dialogues et deux réponses. Les deux prières commencent par les mêmes mots : « Oh Dieu ». Le contenu est pourtant tellement différent. Pouvons-nous nous placer entre les deux ? Ne sommes-nous pas, nous-mêmes, en constante alternance entre la repentance du publicain et la suffisance et le mépris du pharisen ?

C'est une parabole très dure qui évoque, certes, le milieu juif mais aussi certainement plus largement l'attitude d'un chrétien, celle de nous tous, de moi en premier. Ne sommes-nous pas en effet satisfaits, contents, bien assurés, bien en sécurité dans notre situation de chrétien, de prêtre, de théologien, montés sur un

piédestal, prêchant, parlant et finalement ayant bonne conscience. Peut-être qu'heureusement, par la providence de Dieu, par nos propres échecs permis et voulus par Dieu, par nos propres péchés, nous sommes ramenés vers l'essentiel, vers le sentiment de notre indigence, de notre précarité, de notre vacuité, de notre vanité.

Le mot vanité n'est pas seulement un péché mais c'est l'état de vie de pauvreté : « tu es malheureux, misérable, aveugle et nu » dit le Seigneur dans la lettre à l'Église de Laodicée, « ...tu dis : 'je suis riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien' et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, aveugle et nu » (Apocalypse 3, 17).

Voilà notre état, voilà l'état du pharisaïsme spirituel qui nous guette et en face de cela nous voyons cette prière, cette prière dans le sens le plus littéral, le plus profond, le plus vrai du terme, cette prière du publicain qui, comme le dit l'Évangile, se tenait à distance. À distance de qui, à distance de quoi, à distance du public, du pharisien qui était en avant, bien en évidence, priant ostensiblement et bien sûr tout le monde connaissait ses œuvres, ses exploits spirituels, ses jeûnes prolongés, ses longues prières, ses aumônes bien mises en évidence. Donc le publicain se tenait à distance de lui sans le juger, sans se permettre surtout de le juger mais au contraire se sentant bien indigne, bien loin de lui. Il se tenait aussi à distance du sanctuaire quelque part très en arrière dans l'Église, tout près d'une porte, osant à peine entrer et

n'osant pas lever les yeux vers le ciel, se battant la poitrine de ses mains.

Et là, le Seigneur nous révèle la prière du publicain, la prière de celui qui est pécheur et qui se sait pécheur, qui ne prétend pas se justifier, mais qui surtout reconnaît la grandeur et la sainteté de Dieu. Ce publicain au fond de lui-même est un croyant, il ne se permettrait pas d'entrer dans le sanctuaire, parce qu'il sait de son instinct religieux le plus profond que rien d'impur, comme le dit le saint apôtre Paul, rien d'impur ne peut entrer dans le Royaume. Le publicain n'attend rien. Il ne fait que battre de sa main sa poitrine.

Et nous avons le jugement de Dieu, le jugement du Seigneur qui est un jugement immédiat, un jugement inhérent à l'attitude de l'un et de l'autre.

Ce jugement est clair : « Je vous le dis, celui-ci [le publicain] descendit dans sa maison justifié, plutôt que l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé ». Ces dernières paroles du Seigneur élargissent l'horizon de la parabole. Elles révèlent que l'abaissement du publicain n'est pas seulement la loi de la repentance, mais encore qu'il est la porte unique qui peut nous introduire dans le royaume de Dieu. Ainsi nous chantons dans l'Église à partir d'hier soir et tous les samedis de carême, tous les samedis soir à l'office des Vigiles : « Ouvre-moi les portes du repentir » et ce sont les portes uniques qui nous introduisent dans la miséricorde, le

pardon, la grâce, dans la restauration que Dieu nous donne.

Donc il n'y a pas d'autre chemin vers Dieu et vers sa grâce infinie que la miséricorde. Mais cette miséricorde ne manifeste que la loi de l'abaissement que nous avons découvert chez le publicain. Il tient la tête bien basse vers la terre, il n'ose éléver les yeux vers le ciel. Cette loi d'abaissement est celle de Dieu lui-même qui, pour venir jusqu'à nous, s'abaisse, s'humilie, s'anéantit et prend la forme du Serviteur souffrant qui assume la nature humaine, et devient petit enfant et homme, avec toute la réalité humaine sauf le péché, péché qu'il prend sur lui au baptême dans le Jourdain. Cela le mène au conflit et à la mort sur la Croix.

Il nous faut aller plus loin et découvrir constamment dans la vie même de Jésus cet exemple d'humilité de la part de celui qui n'est pas venu pour être servi mais pour servir et pour donner sa vie en rançon, comme le dit Jésus lui-même dans l'Évangile de Matthieu, « comme la rançon de plusieurs » (Mt 20, 28). Il faut revenir sans cesse à cet abaissement du Seigneur dont l'exemple suprême est le lavement des pieds. Quand Jésus lave les pieds de ses disciples, il leur dit : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres » (Jn 13, 14).

C'est tout le mouvement du Seigneur qui doit être imprimé dans notre cœur, à la fois se reconnaître pécheur indigne ayant absolument besoin de la miséricorde de

Dieu mais aussi se regarder les uns les autres avec un regard d'amour, sans se considérer supérieur à qui que ce soit. Nous avons tous constamment cette tendance, tendance innée en nous malheureusement, à nous considérer supérieurs et à nous mépriser les uns les autres.

Et c'est par conséquent un rappel que le Seigneur nous fait aujourd'hui, maintenant, dans cette préparation au carême, un rappel de ce que tous nos jeûnes, toutes nos prières, toutes nos aumônes auxquels l'Église nous convie et nous appelle sont à prendre très au sérieux, mais en renonçant à nous-mêmes. Car tout cela n'a aucun sens si ce n'est précédé, intériorisé par la prière de repentance. Souvenons-nous enfin que cette prière de repentance ouvre les portes du Royaume et nous situe désormais, nous crée, nous constitue comme enfants de Dieu, fils de Dieu à l'image du Christ lui-même. Cette prière de repentance du publicain deviendra le modèle de la prière de Jésus, de la prière à Jésus, prière du cœur qui est celle de la tradition chrétienne, de toute la tradition orthodoxe : « Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ».

Cette prière nous ouvre un chemin infini de joie et de richesse, d'acquisition de l'Esprit Saint, à tel point que saint Paul, lui-même disciple et pharisiens, a l'audace, dans cette épître que nous venons d'entendre aujourd'hui, de proposer à son disciple Timothée de vivre dans l'imitation de lui-même : « Tu as suivi de près mon enseignement, ma

conduite, mes résolutions, ma foi, ma douceur, ma charité, ma constance, mes persécutions, mes souffrances () Toi, demeure dans les choses que tu as apprises... ».

À première vue, cela peut paraître étonnant que cet ancien pharisién se donne d'abord lui-même en exemple à son disciple, son enfant spirituel, à Timothée à qui il a imposé les mains du sacerdoce et de l'épiscopat, et pourtant, nous avons là l'exemple de liberté suprême de celui qui a commencé par

reconnaitre son propre néant et son péché devant Dieu. Alors en fin de compte le Seigneur l'exalte lui-même.

Eh bien pour le moment nous n'en sommes pas là, pour le moment nous sommes encore dans le premier pas, le premier pas du chemin spirituel, et heureusement que ce premier pas nous est apporté d'année en année, chaque fois à nouveau. Mais après celui- ci, il y aura toute la suite du carême et alors la joie et la gloire de la Résurrection pascale.

Amen.

(1) Homélie prononcée en 1987.

Source internet : [Accueil \(saintsymeon.fr\)](http://Accueil (saintsymeon.fr)) Feuillet no. 166

Le Père Boris Bobrinskoy, né le 25 février 1925 à Paris et mort le 7 août 2020 à Bussy-en-Othe, est un théologien orthodoxe des XXe et XXIe siècles, auteur de plusieurs ouvrages de théologie et de liturgie.

Doyen honoraire de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge, il a été recteur de la paroisse de la Sainte-Trinité (crypte de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky de Paris), prêtre mitrophore et proto-presbytre de l'exarchat du Patriarcat œcuménique de Constantinople.

Pendant plus de cinquante ans, de 1954 à 2006, Boris Bobrinskoy est professeur titulaire de la chaire de théologie dogmatique de l'Institut Saint-Serge, à Paris. Membre de la commission « Foi et Constitution » du Conseil œcuménique des Églises et de la Commission française pour le dialogue théologique catholique-orthodoxe, docteur en théologie, il suit sa formation dans la communion orthodoxe mais aussi dans le monde universitaire catholique et protestant.

À partir des années 1970, il préside l'association radiophonique La Voix de l'orthodoxie. Il fut également un des fondateurs de la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Il est docteur honoris causa de l'université de Fribourg et de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Vladimir à New York de l'Église orthodoxe en Amérique.



DIMANCHE du publicain et du pharisien

Par le Séminaire Sainte-Geneviève



« Tout homme qui s’élève sera abaissé, mais celui qui s’abaisse sera élevé »

La lecture de la parabole du pharisien et du publicain inaugure, dans la liturgie orthodoxe, le temps de préparation au Carême de Pâques. Dans quatre semaines, nous entrerons, nous aussi, dans cette période très particulière où nous contemplons, de façon encore plus intense que le reste de l’année, le mystère de l’abaissement du Fils de Dieu, de sa mort et de sa résurrection.



Il n'y a pas de meilleure introduction au Carême que cette parabole de l'Évangile de Luc que nous venons d'entendre. Elle bouleverse la vision commune de la religion comme élévation individuelle ; elle fait voler en éclats la conception banale de la morale comme abstention du mal et accomplissement d'actes bons.

En fait, de cette parabole du Seigneur, je conclus personnellement que le christianisme n'est, au fond, ni une religion, ni une morale, mais le fait de croire dans l'amour sans limites du Créateur, tout en connaissant ses propres limites, de suivre le Christ dans son abaissement, d'accepter le pardon de Dieu.

Le Seigneur nous dit dans cette parabole que son vrai disciple n'est pas celui qui ne pèche pas, qui jeûne et qui paie sa dîme, mais celui qui connaît ses péchés, les hait et en a honte devant Dieu. Le vrai chrétien n'est pas celui qui a su éviter le mal et s'est épanoui dans la pratique de la vertu, mais celui qui n'a d'autre espoir que la miséricorde de Dieu, qui ne compte plus sur lui-même, mais seulement sur la pitié du Créateur.

En fait, je déduis de la parabole de ce jour que l'attitude du chrétien se situe entre le narcissisme et le masochisme, entre l'euphorie et la dépression. Le chrétien est un réaliste : la connaissance de ses propres faiblesses et de ses limites est, pour lui, le début et le principe du salut. Il se tient à distance des Ténèbres suressentielles de Dieu, non par peur, mais dans une crainte de respect et

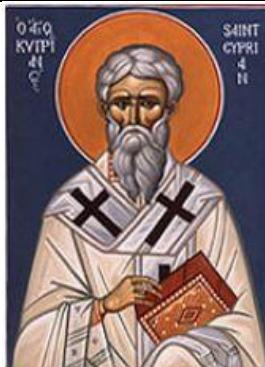
d'amour. Il ne se met pas en avant face à Dieu, parce qu'il est conscient de la vanité de ses sacrifices et du caractère potentiellement éphémère de ses vertus et de ses exploits. Il se frappe la poitrine, parce qu'il a honte de ses péchés, mais il ne s'enfuit pas de devant la face de Dieu, parce qu'il croit dans l'amour infini du Père. Cette attitude réaliste est appelée humilité.

L'humilité dont je vous parle n'a rien à voir avec le masochisme ; elle comprend autant la conscience de sa misère que la conviction qu'elle n'est pas un obstacle au bonheur éternel et au salut que Dieu nous offre. Saint Silouane du Mont Athos était

convaincu que l'humilité est l'unique condition du salut : « Pour être sauvé, il faut être humble ». Lui qui croyait que l'amour de Dieu pour les hommes est sans limites, que son désir de sauver chacun de nous est d'une puissance infinie, disait également que « si le Seigneur nous aime autant, mais qu'il nous arrive tout de même de tomber, c'est par manque d'humilité ». En effet, celui qui se croit tout bas ne tombe pas ; seuls chutent ceux qui se sont auparavant hissés eux-mêmes à des hauteurs imaginaires. Vraiment, « tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé ».

(1) Source internet : www.seminaria.fr/Tout-homme-qui-s-eleve-sera-abaisse-mais-celui-qui-s-abaisse-sera-eleve--homelie-pour-le-dimanche-du-publicain-et-du_a528.html

L'Évangile du jour avec les Pères de l'Église



Saint Cyprien de Carthage
(v200-258)

« Le publicain n'osait même pas lever les yeux vers le ciel »

Les hommes de prière doivent exprimer leurs suppliques et leurs demandes avec modestie, calme, retenue et discrétion. Rappelons-nous que nous nous tenons en présence de Dieu. Il faut que l'attitude de notre corps, le ton de notre voix soient

agréables aux yeux de Dieu. Il ne convient pas de s'épandre en clamours ; il convient de prier avec modestie et réserve.

Le Seigneur dans son enseignement nous demande de prier à l'écart, dans la solitude et en des lieux retirés, et même en nos chambres (Mt 14,23; 6,6), ce qui s'accorde mieux avec la foi. Nous savons que Dieu est présent partout, il entend et voit tous les hommes, le regard de sa majesté souveraine pénètre jusque dans le secret. Il est écrit, en effet : « Je suis un Dieu proche et non un Dieu lointain.

Quelqu'un peut-il se cacher dans ses cachettes sans que je le voie ? Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre ? » (Jr 23,24) L'homme de prière, frères bien-aimés, ne doit pas ignorer comment le publicain priait dans le Temple, à côté du pharisien. Il ne levait pas les yeux vers le ciel avec effronterie, il ne tendait pas les mains avec insolence. Il se frappait la poitrine, il reconnaissait ses péchés intérieurs et cachés, il implorait le secours de la miséricorde divine.

Le pharisien, en revanche, se fiait en lui-même. Et c'est le publicain qui amérité d'être reconnu juste. Car il priait sans mettre l'espérance de son salut dans son innocence, puisque personne n'est innocent. Mais il priait en confessant ses péchés, et sa prière a été exaucée par Celui qui pardonneaux humbles.

La Prière du Seigneur, § 4, 6 (trad. DDB 1982, p. 42 rev.)



Saint Jean Chrysostome
(v. 344-407)

« Prends pitié du pécheur que je suis »

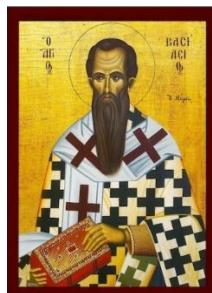
Un pharisien et un publicain montaient au Temple pour y prier. Le pharisien a commencé par énumérer toutes ses qualités, en proclamant : « O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes et adultères, ou bien encore comme ce publicain ! » Misérable sois-tu, toi qui oses porter un jugement sur la terre tout entière ! Pourquoi accabler ton prochain ? As-tu encore besoin de condamner ce publicain, la terre ne t'a-t-elle pas suffi ? Tu as accusé tous les hommes, sans exception : « Je ne suis pas comme le reste des hommes...ou bien encore

comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. » Que de suffisance dans ces paroles ! Malheureux !...

Le publicain, quant à lui, avait fort bien entendu ces paroles. Il aurait pu rétorquer en ces termes : « Qui donc es-tu, qui oses proférer de telles médisances à mon sujet ? D'où connais-tu ma vie ? Tu n'as jamais vécu dans mon entourage, tu n'es pas un de mes intimes. Pourquoi manifester un tel orgueil ? D'ailleurs, qui peut attester la réalité de tes bonnes actions ? Pourquoi fais-tu ainsi ton propre éloge, qu'est-ce qui t'incite à te glorifier de la sorte ? » Mais il n'en fit rien -- bien au contraire -- il s'est prosterné, en disant : « O Dieu, prends en pitié le pécheur que je suis ! » Et, pour avoir fait preuve d'humilité, il a été justifié.

Le pharisien a quitté le Temple, privé de toute absolution, tandis que le publicain s'en allait, le cœur renouvelé d'une justice retrouvée... Pourtant, il n'y avait là guère d'humilité, dans la mesure où l'on utilise ce terme lorsque quelqu'un de noble s'abaisse; or, dans le cas du publicain, il ne s'agissait pas d'humilité, mais de simple vérité, car il disait vrai.

Source : Homélies sur la conversion, n°2 (trad. coll. Pères dans la foi, 8, DDB 1978, p. 46)



Saint Basile le Grand
(329-379)

HOMÉLIE DE SAINT BASILE SUR L'HUMILITÉ

« Notre fierté, c'est la croix du Christ »

Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, que le vaillant ne se glorifie pas de sa vaillance, que le riche ne se glorifie de sa richesse ! Alors, où est la vraie gloire et en quoi l'homme est-il vraiment grand ? Le prophète répond : Celui qui veut se glorifier trouvera sa gloire s'il reconnaît et comprend que je suis le Seigneur.

Voilà quelle est la noblesse de l'homme, voilà quelle est sa gloire et sa grandeur : connaître vraiment ce qui est grand et s'y unir, et rechercher sa gloire dans la gloire de Dieu. L'Apôtre dit en effet : Celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur, après

avoir dit : Le Christ a été envoyé pour être notre sagesse, pour être notre justice, notre sanctification, notre rédemption. ~

Voilà qu'elle est en Dieu notre fierté parfaite et exacte : ne pas se flatter de sa propre justice, mais savoir qu'on est dépourvu de vraie justice et ne trouver sa justice que dans la foi au Christ. Et c'est en cela que Paul se glorifie, car il méprise sa propre justice : il recherche cette justice qui est donnée par le Christ, qui vient de Dieu et qui consiste en la foi, pour connaître le Christ, éprouver la puissance de sa résurrection, et communier aux souffrances de sa passion, en reproduisant sa mort dans l'espoir de parvenir à ressusciter d'entre les morts.

Alors, toute la prétention de l'orgueil s'écroule. Il ne te reste plus rien, pauvre homme, dont tu puisses te vanter, où tu puisses mettre ta fierté et ton espérance. Il ne te reste qu'à mortifier tout ce que tu possèdes, qu'à chercher dans le Christ ta vie future. Nous l'avons par avance, nous y sommes déjà, puisque nous vivons entièrement par la grâce que Dieu nous donne.

Et certes, c'est l'action de Dieu qui produit en nous la volonté et l'action, parce qu'il veut notre bien. En outre Dieu nous révèle par son Esprit sa sagesse qui a préparé notre gloire. Et c'est Dieu qui nous donne la force dont nous avons besoin dans nos labeurs. J'ai travaillé plus qu'eux tous, dit saint Paul ; non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi.

Dieu nous a délivrés de tout danger au-delà de toute espérance humaine. Nous avions reçu en nous-mêmes notre arrêt de mort, dit saint Paul. Ainsi notre confiance ne pouvait plus se fonder sur nous-mêmes, mais sur Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a arrachés à une telle mort et nous en arrachera ; en lui nous avons mis notre espérance : il nous en arrachera encore.

Paroisse orthodoxe Saint-Benoît-de-Nursie
Paroisse francophone de l'Église Orthodoxe en Amérique
807, avenue Sainte-Croix,
Saint-Laurent, Québec H4L 3X6
<http://www.saintbenoitdenursie.ca>



LIVRET À EMPORTER POUR LIRE ET MÉDITER LES TEXTES CHEZ SOI.

CE LIVRET EST DISPONIBLE EN VERSION NUMÉRIQUE téléchargeable – pour quelques jours seulement –SUR LE SITE INTERNET DE NOTRE PAROISSE.